

L'Effrontée

Par Diane Saurat Rognoni
diane@ad-vitame.fr

[...] L'entrée à la fac fut un peu de liberté gagnée. Célia découvrit Nice et sa faculté des lettres flambant neuve de Carlone.

En quête de réponses à ses questions, elle s'était décidée pour des études de psychologie. Trois années de découverte des mécanismes complexes du cerveau humain pour comprendre, essayer de comprendre.

La psychologie offrait alors peu de débouchés intéressants. Célia ne se voyait pas psychiatre et se retrouver en administration ou en milieu hospitalier ne l'enchantait pas davantage. Qu'importe, elle avait la conviction que ses études lui seraient utiles, d'une manière ou d'une autre.

Tout au long de sa vie, la jeune fille avait essayé de glaner des informations sur divers sujets, et plus particulièrement sur sa famille, mais la réponse maternelle restait immuablement la même « je ne sais plus ».

Quand on ne sait pas, on cherche des réponses ailleurs, ou on les imagine, jeux dangereux.

Au cours de ses lectures, Célia pensait avoir trouvé l'origine des maux de sa mère. « Maman, j'ai trouvé, tu es hystérique ! ». Le mot, par trop connoté de son caractère sensuel, fit l'effet d'une bombe à la maison ! La crise fut terrible.

Pourtant, Célia en était sûre, toutes ces somatisations que répétait sa mère ne pouvaient trouver leur explication que dans ce diagnostic d'étudiante impliquée. Rien ne put apaiser sa colère. Célia insista pourtant pour que sa mère consulte ses livres, mais ils lui furent renvoyés au visage.

Andrée en conclut qu'il était temps de calmer sa fille et que le meilleur remède pour ce faire, serait le mariage ! Elle fit donc, et pour les vingt ans à venir, des commentaires sur les notaires ou autres notables de son entourage, susceptibles de faire un mari digne de ce nom !

Célia tenta de se focaliser sur ses études et de laisser la maison familiale et sa Régente Mère le plus loin possible. Ses cours allaient la passionner. L'ambiance Fac lui convint très bien pour son côté libertaire. Elle eut la chance de suivre les enseignements de professeurs passionnants, dont certains devinrent des références internationales. Ce fut le cas surtout d'Anne Ancelin-Schutzenberger, dont elle suivit les cours de psychologie sociale. Ancelin allait se faire un renom en développant le concept de psycho-généalogie, décryptant le patrimoine psychologique transmis de génération en génération et en travaillant sur le cancer.

Le Professeur Mucchielli enseignait la psychologie structurale et l'analyse transactionnelle.

Célia suivait aussi des cours de psychophysiologie, de psychopathologie, sans oublier des domaines plus prosaïques comme les maths ou les statistiques qui, sans être aussi captivants, s'avéraient nécessaires dans certaines carrières.

L'enseignement s'effectuait aussi à la fac de sciences ainsi qu'à l'hôpital Pasteur, auprès du Professeur Darcourt, afin d'étudier des cas réels. Ce spécialiste de l'exploration fonctionnelle du système nerveux, traitait des cas de psychose, de névrose, dont l'approche était captivante, parfois drolatique et effrayante en même temps, mais ô combien formatrice.

L'emploi du temps s'organisait entre les cours magistraux en amphitheâtre et les travaux pratiques en petites classes de moins de dix étudiants. Célia était ravie de son choix.[...]

Tout aurait pu se passer merveilleusement bien, mais l'on s'approchait progressivement de mai 68.

Comme pour beaucoup de jeunes gens, ce fut la découverte du monde politique pour Célia. Ses colocataires baignaient dedans depuis plus longtemps. Souvent, elles invitaient leurs copains, Maoïstes et Trotskistes, à l'appartement. Avaient lieu alors quantité de débats, plus ou moins convaincants, que Célia entendrait à la fac également. Se voulant révolutionnaires, ces jeunes gauchistes en devenaient sectaires au dernier degré, vilipendant Célia pour son jeune âge, son appréhension pour sa mère et son manque d'implication politique !

Bref, si ce n'était pas la maison, Célia commençait à voir cet appart' d'un mauvais œil. Elle ne se sentait bien qu'à la fac. Cependant, là aussi, la situation allait dégénérer.

La fac de Nice était très récente, à peine quatre ans, et comptait moins de dix mille élèves, dont près de la moitié étaient inscrits en fac de lettres. Cela n'allait pas empêcher les revendications.

Petit à petit, les mécontentements se firent entendre. Comme partout, les étudiants se plaignaient de la discipline trop stricte, de l'absence de communication entre les logements des filles et ceux des garçons - alors même que les établissements mixtes étaient encore très rares dans le pays - et craignaient surtout pour leur avenir.

Dès le mois de février la colère gronda. Ce sont les restos universitaires qui commencèrent le mouvement de grève, le 10 février. Le Montebello de Nice était alors considéré comme un des meilleurs restaurants universitaires de France.

Cet arrêt de travail ne perturba guère Célia dans ses habitudes puisqu'elle ne fréquentait jamais la cantine universitaire.

Le 21 février, les négociations avec le C.R.O.U.S. échouèrent. Il s'agissait justement d'établir une communication au sein des logements étudiants. La liberté sexuelle qui révolutionnait le reste du monde semblait devoir s'arrêter aux portes des résidences estudiantines !

Non sans panache, un groupe d'étudiants niçois entama une grève de la faim pour protester contre ce refus, déchaînant les foudres du recteur, Robert Davril, depuis son bureau du Château de Valrose.

Le 4 mars, se sont les professeurs qui se mirent en grève, soutenus par les parents d'élèves.

Deux semaines plus tard, la fac de lettres, encore en construction pour partie, fut perturbée par une bagarre entre étudiants de gauche et de droite. Deux jours après, mille lycéens des Eucalyptus défilèrent dans la rue, dénonçant toujours la discipline trop stricte de l'enseignement français, au son d' « en mai, fais ce qu'il te plaît » !

La tension montait partout dans le pays. Les événements de Nanterre et l'absence du premier ministre Pompidou - parti en voyage officiel en Iran et en Afghanistan - allait terminer de mettre le feu aux poudres.

Au cours des soirées politiques de l'appartement du boulevard de Cessole, Célia avait rencontré un ami de sa colocataire, Yves, jeune gauchiste efflanqué, aux faux airs de Trotski. Le jeune homme tenait des discours enflammés et ne comprenait pas que l'on puisse rester sur sa réserve.

Dès le 11 mai, Carlone fut occupée. Elle le restera jusqu'à la fin du mois de juin, ce qui constitua le record du pays.

Maoïstes, Staliniens, Trotskistes et Fachos occupaient les lieux et s'invectivaient à longueur de temps autour du Petit Livre Rouge. Célia, refusant de prendre parti, se retrouvait dans une situation particulièrement inconfortable, critiquée de toutes parts, mais s'accrochant à ses convictions, celles de ne pas s'impliquer dans quelque chose où elle avait le sentiment que personne ne comprenait rien, à commencer par les plus militants ! Bérets, casquettes et foulards rouges n'avaient jamais fait les révolutionnaires !

Dès le début de l'occupation, un drapeau rouge et un drapeau Vietnamien flottaient sur les bâtiments de la faculté, toute cette tension sociale se déroulant sur fond de guerre au VietNam.

Le 13 mai, le pays entier connut des manifestations importantes. A Nice, ce sont 30 000 personnes qui descendirent dans la rue, étudiants, enseignants, lycéens, qui ne tarderaient pas à être rejoints par les salariés de la région. Cannes, Antibes, Vence et Grasse connurent aussi leurs cortèges, encouragés par une forte union syndicale. Si les revendications estudiantines étaient les plus présentes, des manifestants défilaient aux slogans de « U.S. go Home » ou encore « Non au Vietminh ».

Un vent révolutionnaire avait supplanté le Mistral ! L'U.N.E.F. (union nationale des étudiants de France, fondée en 1907) avait fait de Carlone sa chasse gardée et les amphithéâtres avaient été renommés : Guevara, Debray ou encore Martin Luther King, qui venait d'être assassiné en avril.

Célia passa deux nuits dans la fac occupée, ressentant cet élan incroyable qui bougeait toute une génération, partout dans le pays. Ce fut une vraie première prise de conscience politique, la compréhension des concepts de droite, de gauche et de leurs extrêmes. L'ambiance était, malgré tout, assez bon enfant. Des banquets s'improvisaient et quelques rencontres, plus libertines, s'avéraient enfin possibles, loin des édifices du C.R.O.U.S...

Célia fut touchée par l'absence de violence marquée. Bien sûr, la jeune femme s'informait de ce qui se déroulait ailleurs. Nice ne connut pas d'affrontement avec les forces de l'ordre, ni de barricades agressives. Les altercations étaient plutôt internes, entre l'U.G.E.N. (étudiants de gauche) et l'A.G.E.N. (étudiants de droite), entre la fac de lettres et la fac de droit. Le quartier témoignait de ces tensions. Le Bar de la Buffa, à l'angle de la rue de la Buffa et du boulevard Gambetta, et le Méridien, de l'autre côté du carrefour, étaient devenus respectivement les Q.G. des fachos et des gauchistes, occasionnant quelques joutes verbales sur la voie publique ! Le seul écart notable eut lieu lorsqu'un commando d'assaillants avait tenté de retirer les drapeaux flottant sur l'université. Ils furent reçus à coups de projectiles.

Comme une pierre se chargeant de mousse, le mouvement se grossit des salariés des transports, de la fonction publique, du milieu hospitalier, des artisans, des médecins, des coiffeurs, jusqu'aux parfumeries grassoises ! Même en 1936, le panel des activités représentées n'avait pas été aussi large.

Les événements touchèrent aussi le 7^{ème} art, le jury du Festival de Cannes ayant décidé de suspendre les projections. Quelques artistes, Serge Reggiani notamment, passèrent même par la faculté.

Tous réclamaient une hausse des salaires, une troisième semaine de congés payés, la retraite à 60 ans, la semaine de 40 heures, une liberté syndicale plus importante...

Malheureusement, l'arrivée d'une certaine forme de répression, la malhonnêteté ambiante au sein des différents groupuscules, la course au pouvoir, déplurent profondément à Célia. Finalement, elle n'eut aucune envie de se voir attribuer une étiquette, quelle qu'elle soit, tendant plus vers l'anarchie que vers toute cette mascarade. Rester à la fac ne présentait plus guère d'intérêt.

Célia décida de partir avec son amie Françoise, chez le père de celle-ci, à La Colle sur Loup.

Les parents ne s'étaient pas vraiment manifestés, sans doute rassurés par l'absence de heurts. Célia allait cependant apprendre que son beau-frère avait lourdement insisté auprès d'eux pour qu'elle soit retirée de la fac. Son poste délicat au sein de l'armée britannique le portait à craindre tout amalgame possible entre lui et les Rouges. L'époque ne plaisait pas avec cela.

L'insouciance que Célia avait montrée à Chypre n'incitait pas le militaire et son épouse à lui faire confiance quant à ses choix relationnels.

Pourtant, Célia n'avait même pas participé à la moindre manif. Toutes les protestations qu'elle put émettre n'y changèrent rien. Sa famille ne l'imaginait pas autrement qu'en Pasionaria, dressée sur des barricades, pourtant inexistantes.[...]

La Colle sur Loup allait lui paraître comme une oasis, un havre de paix, bien loin de cette agitation, et ce grâce à la présence affectueuse du père de Françoise.

Le pays commençait à manquer de tout. L'alimentation était le problème principal, mais le carburant se faisait rare, beaucoup de stations-service ayant été réquisitionnées. Les Alpes-Maritimes souffrirent moins que le reste du pays. La proximité de la frontière italienne et la grève des douaniers, permettaient aux habitants d'aller facilement s'approvisionner en tout à Vintimille ou à San Remo !

Célia se réfugia dans ses rêveries, bercées des chansons mélancoliques de Piaf, de Brel ou de Ferré... La tonnelle de la maison était des plus agréables et elle y dégusta ses premiers verres de rosé, à la teinte plus rassurante que tout ce rouge!

Ce fut le moment où Célia et son petit monde commencèrent de se frotter à la vie active, autre passeport pour l'âge adulte !

En 1968, déjà, elle avait décroché son premier job d'été. Elle était rentrée chez le parfumeur grassois Molinard, pour faire les visites guidées de l'usine en français et anglais. Elle fut chaperonnée par Marie, douce et charmante formatrice.

L'été suivant, toute la petite bande de la fac grimpa à La Colle sur Loup, au Village Vacances Tourisme. Tout le monde y avait trouvé un petit job, de serveuses au restaurant pour les filles, à la plonge ou aux corvées de pluches pour les garçons. Célia avait dix-neuf ans, elle se sentait adulte. Enfant de « vieux », toujours entourée par plus âgés qu'elle, elle avait mûri très vite et espérait, de plus en plus ardemment, sa liberté.[...]